

roi. Ébroïn ne tenta pas de s'y opposer : il dirigea tous ses efforts vers la Burgondie, et dépêcha contre Autun un corps d'armée commandé par le duc de la Champagne troyenne, par l'évêque de Chalon et par l'évêque déposé de Valence, chefs de cette minorité qui soutenait la cause monarchique en Burgondie. Les habitants d'Autun parurent prêts à braver tous les périls pour défendre leur évêque, qui avait magnifiquement décoré la cathédrale, relevé les murs de la ville, réparé les principaux édifices, et qui s'était rendu très populaire par ce noble emploi de ses richesses. A l'approche des ennemis, Léodegher fit briser à coups de marteau sa vaisselle d'argent, et distribua tout son trésor aux églises, aux monastères et au pauvre peuple; puis il ordonna un jeûne de trois jours, et demanda publiquement pardon à tous ceux d'entre le peuple qu'il avait pu offenser. Les gens d'Autun, exaltés par ce spectacle, se battirent comme des lions, et repoussèrent un furieux assaut qui dura une journée entière. Le lendemain matin, Léodegher dépêcha un abbé vers l'évêque de Chalon, pour demander à se racheter par une rançon, lui et la ville; mais l'évêque de Chalon déclara que l'armée ne se retirerait pas, jusqu'à ce que Léodegher se fût rendu « et eût promis sa foi au roi Chlodowig ». L'évêque refusa, et les javelots et les traits incendiaires garnis d'étoupes enflammées recommencèrent à pleuvoir sur les remparts. Léodegher, voyant que sa cité allait périr à cause de lui, embrassa une résolution héroïque, et se décida à finir par la mort d'un martyr la vie d'un chef de parti : « il dit adieu à tous ses frères, communia par le pain et par le vin », et alla se livrer aux ennemis, qui ne lui donnèrent pas la mort, mais lui crevèrent les yeux et l'envoyèrent captif dans le pays de Troies.

Les chefs de l'armée d'Ébroïn prirent ensuite possession d'Autun, et marchèrent sur Lyon et sur le Midi, afin d'arracher du siège de Lyon le métropolitain Génésius, ami de Léodegher, et d'installer dans le patriciat de Provence un duc dévoué à Ébroïn; « mais les peuples rassemblés de toutes parts ne leur permirent pas de s'em-

parer de la grande cité de Lyon ». Ébroïn, informé de cet échec, jugea utile d'ôter à ses adversaires le prétexte dont ils se couvraient aux yeux des masses, savoir la défense de la cause du *vrai roi* : il replongea dans l'obscurité le fantôme royal qu'il en avait tiré, se réconcilia avec Théoderik, le remit sur le trône, se fit proclamer maire du palais de ce prince; en même temps, il publia, au nom de Théoderik, un édit qui défendait toutes les poursuites judiciaires relativement « aux dommages et aux dévastations commis durant les troubles ». Il atteignit son but : la Burgondie se soumit, à l'exemple de la Neustrie, moins complètement toutefois, et, durant cinq années, Ébroïn n'eut plus à combattre, mais à user de la victoire.

Il en usa sans scrupule et sans pitié, mais avec génie : on est obligé de deviner ses vues et ses plans à travers les arides indications des chroniques et les vagues déclamations des légendes. Il fit tout pour briser l'aristocratie héréditaire, qui tendait à se former depuis un siècle et demi, rendit les dignités et les bénéfices à la circulation, enleva les terres du fisc aux familles qui se les étaient appropriées depuis plusieurs générations, les répartit entre des hommes nouveaux, et constitua ainsi une classe nombreuse de petits bénéficiaires intéressés à soutenir son œuvre contre les principaux leudes. Il n'eut pas, comme Brunehilde et Dagobert, l'imprudence de rétablir les impôts sur le peuple; la dépouille des grands lui suffisait : aussi les masses lui furent-elles dévouées.

Quant à l'épiscopat, qui jouait dans toutes ces luttes un rôle militaire et séculier fort éloigné de l'esprit des réformateurs monastiques, il s'était tellement partagé entre les deux factions qu'il se neutralisait en quelque sorte lui-même : si Ébroïn avait contre lui saint *Léger* d'Autun, saint *Genest* de Lyon, il avait pour lui saint *Ouen* de Rouen, saint *Prix* (Præjectus) d'Auvergne, saint *Reol* de Reims, saint *Égilbert* de Paris, étranges saints! et un synode épiscopal l'aïda à consommer sa barbare vengeance sur Léodegher, qui lui faisait encore ombrage dans le misérable état où il l'avait réduit.

Il feignit de vouloir punir les auteurs du meurtre du roi Hilderik, dont il avait certes lui-même vivement souhaité la mort, s'il n'y avait pas directement coopéré : il ordonna qu'on lapidât Ghérin, frère de Léodegher, un des principaux complices de Bodolen, fit couper les lèvres et le bout de la langue à l'évêque d'Autun, et le fit amener devant un nombreux concile d'évêques neustro-burgondiens, tenu à *Marlacum* (Marli) près Paris.

Les prélats demandèrent à Léodegher s'il se reconnaissait coupable de la mort de Hilderik : Léodegher se contenta de répondre que « Dieu savait ce qui en était », apparemment pour ne point se parjurer en niant sa participation au complot. Il fut donc condamné; on déchira sa tunique du haut en bas, et on le livra à un comte du palais, qui lui fit trancher la tête (678).

Cependant un orage redoutable se formait contre Ébroïn, à la suite d'importantes révolutions qui venaient d'avoir lieu en Austrasie. Les chefs austrasiens, en rappelant d'Irlande un jeune homme élevé dans l'obscurité des cloîtres, avaient cru se donner un roi sans passions et sans volonté, un roi pareil à son cousin Théoderik de Neustrie; Dagobert, au contraire, suivit les traces de Hilderik : la contrainte du couvent avait comprimé ses passions sans les étouffer; elles débordèrent avec impétuosité quand il put les satisfaire; il s'aliéna, par ses violences et par ses exactions, les grands, les évêques et la multitude, « imposa au peuple l'humiliation du tribut », et provoqua, au commencement de l'année 678, une conjuration générale, à la tête de laquelle se placèrent tout naturellement les héritiers et les vengeurs du maire Grimoald. La postérité mâle de Peppin de Landen s'était éteinte avec Grimoald et son jeune fils; mais Begga, fille de Peppin, mariée à Anséghis, fils de saint Arnulf de Metz, avait donné le jour à un jeune homme appelé Peppin, comme son aïeul maternel : les historiens modernes, pour le distinguer de Peppin l'Ancien, l'ont surnommé Peppin de Héristall, du nom d'une célèbre *villa* qu'il habitait aux bords de la Meuse (près Liège).

Le jeune Peppin, et son cousin germain Martinus ou Martin, fils d'un autre fils de saint Arnulf, furent plus heureux que Grimoald : on ignore entièrement les détails de leur insurrection contre le roi Dagobert II; il paraît que Dagobert fut pris et mis à mort par les ducs, « du consentement des évêques : on lui plongea un glaive jusqu'à la garde dans l'aine ».

Avec l'infortuné Dagobert II, la royauté salienne disparut de la France orientale : la race de Chlodowig le Grand ne fut pas remplacée par une autre dynastie; les seigneurs étaient parvenus à leurs fins, et une fédération aristocratique de hérézoghues et de grafs (ducs et comtes) succédait à la trustee royale; Peppin et Martin avaient seulement sur les autres chefs la prépondérance que leur donnaient leur union, leur génie guerrier et leurs vastes domaines, qui s'étendaient le long de la Meuse et de la Moselle, dans le pays de Tongres (Liégeois), le Brabant, les Ardennes et le pays Messin. La dissolution de la trustee royale n'amena pas, comme on eût pu le craindre, la dissolution de la nationalité même et le démembrement complet du territoire : la haine et l'effroi qu'inspirait Ébroïn arrêtaient les dispositions des grands à l'isolement et à l'indépendance absolue, et resserrèrent les liens de leur fédération.

Une lutte acharnée devait nécessairement s'engager entre les deux principes contraires, qui avaient triomphé, l'un en Neustrie et l'autre en Austrasie : une foule de mécontents et de proscrits neustriens s'étaient réfugiés auprès des jeunes ducs Peppin et Martin, et les excitaient incessamment à délivrer la Neustrie et la Bourgogne du cruel tyran Ébroïn. Les chefs austrasiens levèrent l'étendard en 680, et s'apprêtèrent à entrer dans le royaume de l'Ouest avec une puissante armée : ils comptaient sur un soulèvement général, comme en 670; mais ils furent bien déçus dans leurs espérances : ils n'eurent pas la peine de passer la frontière, et ils rencontrèrent Ébroïn et ses légions à *Luco-Fago*, lieu qui semble identique à ce *Latofao* où s'était déjà donnée une grande bataille en

596, et qu'on croit être le village Lafaux, entre Laon et Soissons.

En cet endroit tomba de part et d'autre « une multitude infinie de peuple » : ce lieu était fatal aux Austrasiens; ils y furent vaincus pour la seconde fois, et « tournèrent le dos, poursuivis avec un cruel carnage par Ébroïn, qui dévasta tout le pays. Martin se sauva dans Laon-le-Cloué, et Peppin s'enfuit dans une autre direction. Ébroïn, après avoir achevé sa victoire, ramena son armée à la ville d'Erche-regum » (Écri-sur-Aisne) et dépêcha vers Martin deux prélats, l'un neustrien, l'autre austrasien, Réolus, métropolitain de Reims, et Aghilbert (ou Egilbert), évêque de Paris, pour l'inviter à venir le trouver. Les deux évêques jurèrent sur des reliquaires que Martin aurait la vie sauve; mais, sachant bien le dessein d'Ébroïn, ils avaient eu la précaution de vider furtivement les chasses. Martin, « croyant à leur serment », descendit des inaccessibles remparts de Laon avec ses antrustions et ses alliés, se rendit à Écri, et y fut tué ainsi que tous les siens.

La conquête de l'Austrasie semblait imminente : Ébroïn lui enleva la Champagne et l'Alsace; mais il n'eut pas le temps de poursuivre jusqu'au bout les conséquences de sa victoire. Un Neustrien de distinction, nommé Ermenfrid, ayant malversé dans l'administration des biens du fisc, Ébroïn confisqua une partie des propriétés du concussionnaire, et le menaça de la mort : Ermenfrid prévint le péril par un coup de désespoir; il rassembla ses amis et, un dimanche, avant le jour, comme le maire du palais sortait de son logis pour aller aux matines dans l'église voisine, Ermenfrid, embusqué près de la porte de la maison, se précipita sur Ébroïn, lui fendit la tête d'un furieux coup d'épée, puis, remontant à cheval, s'enfuit à toute bride jusqu'en Austrasie. Ébroïn était tombé roide mort. L'aristocratie poussa dans toute la Gaule un long cri d'allégresse; le duc Peppin combla de riches dons l'assassin Ermenfrid. Un homme qui avait été privé de la vue par ordre du maire du palais, et qui s'était retiré dans l'île Barbe, près de Lyon, raconta qu'une nuit, comme il était en oraison aux bords

de la Saône, il avait entendu le bruit d'un vaisseau qui remontait contre le courant du fleuve à grande force de rames : il demanda où allait ce navire; alors une voix terrible retentit à ses oreilles : « C'est Ébroïn que nous emportons à la chaudière infernale! »

II

Tout le monde n'avait pas si mauvaise opinion du maire de Neustrie : « il réprimait virilement toutes les méchancetés et les iniquités qui se commettaient sur la surface de la terre; il châtiât les forfaits des hommes superbes et injustes; il faisait régner la paix par toute la terre... C'était un homme de grand cœur, bien qu'il fût trop cruel envers les évêques. » Tel est le témoignage que lui rendent des légendes, qui expriment sans doute l'opinion des Franks de condition inférieure entre lesquels il avait partagé les bénéfices royaux, et du peuple des villes qu'il avait protégé contre la tyrannie des grands. En Burgondie et en Aquitaine, la mort d'Ébroïn eut des suites graves; mais en Neustrie, le parti d'Ébroïn s'était tellement fortifié et organisé depuis sept ans, qu'il garda le pouvoir après la mort du grand chef qui paraissait devoir tout entraîner dans sa tombe : le duc Peppin et ses alliés, tout étourdis encore de leur sanglante défaite, furent trop heureux de donner des otages au maire Waratte ou Wert, successeur d'Ébroïn, et d'obtenir de lui la paix. Les seigneurs bannis demeurèrent en exil, et rien ne fut changé dans la Neustrie. Le vieux métropolitain de Rouen, Audoën ou saint Ouen, contribua de toute son influence à maintenir l'ouvrage de son ami Ébroïn. La paix conclue avec les Austrasiens fut même vivement désapprouvée en Neustrie par les hommes énergiques, et amena une révolution dans le palais : Waratte fut supplanté par son propre fils, Ghislemar, jeune homme plein d'audace et d'astuce, qui recommença la guerre contre Peppin, et qui pénétra en Austrasie. Peppin vint à la rencontre de

Ghislemar près du château de Namur (*Namugo*); on négocia, on jura la paix; mais Ghislemar, fondant à l'improviste sur les Austrasiens, « tailla en pièces un grand nombre de leurs nobles hommes ». La crainte que son père ne profitât de son absence pour recouvrer la mairie l'obligea de retourner en Neustrie au lieu de pousser son avantage; mais il mourut subitement, et Waratte rentra dans la mairie (684). Saint Ouen et Waratte moururent dans les deux années qui suivirent cet événement. L'élection du successeur de Waratte fut longuement et orageusement débattue; enfin la veuve de Waratte, nommée Ansflède, femme de tête et de courage, eut le crédit de faire élever à la mairie son gendre, Berther. C'était le plus malheureux choix auquel on se pût arrêter : Berther, « vain et léger, petit de taille et d'esprit, méprisant les conseils et l'amitié des Franks », mit partout le trouble et la discorde. Beaucoup de chefs neustriens retirèrent leur obéissance à Berther, envoyèrent à Peppin des otages en garantie d'alliance, et « l'excitèrent contre Berther et le reste des Franks ». Les nombreux exilés qui vivaient de l'hospitalité austrasienne assiégeaient le duc Peppin d'instances continuelles et s'efforçaient de lui persuader qu'il n'avait qu'à tirer l'épée pour devenir chef de tous les Franks : l'ambition excitait Peppin, le souvenir de Lucofago le retenait; il essaya d'abord les voies pacifiques, et dépêcha une ambassade au roi Théoderik pour le prier de rappeler les bannis et de leur restituer les biens qui leur avaient été enlevés par Ébroïn. C'était demander le bouleversement de la Neustrie. « Théoderik, disent les *Annales de Metz*, à l'instigation de Berther, reçut orgueilleusement les messagers, et, rejetant leur requête, annonça qu'il irait bientôt chercher ses serviteurs fugitifs que Peppin avait reçus chez lui contre le droit et la loi. »

Au commencement de 687, Peppin convoqua les grands d'Austrasie, et leur communiqua la réponse menaçante du roi ou plutôt du maire de Neustrie. La puissance de Peppin, qui avait réuni à ses domaines les grandes terres de son cousin Martin, et qui s'était récemment signalé contre les Germains rebelles à la suzeraineté